

Bibliographie théologique

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **1 (1893)**

Heft 2

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

I.

Les Découvertes de Ninive et de Babylone au point de vue biblique, par M. J. WALTHER. *Lausanne, Bridel, 1889; 1 vol. in-18, 172 pages, avec 25 figures, 4 francs.*

Le but de cet ouvrage est « de prouver que les découvertes modernes, faites à Ninive, à Babylone et ailleurs, ont constamment confirmé l'exactitude historique des Livres saints et démontré la supériorité incomparable de la religion révélée en Israël sur les autres religions de l'antiquité » (p. 5). Les principales sources dans lesquelles l'auteur a puisé, sont : l'Histoire ancienne des peuples de l'Orient, de *Lenormant-Babelon*; l'Histoire de l'art dans l'antiquité, de *Perrot et Chippiez*; l'Assyrie et la Babylonie, de *J. Menant*; la Bible et les Découvertes modernes, de *Vigouroux*; Assyrien und Babylonien, de *Kaulen*; die Keilinschriften und das alte Testament, de *Schrader*; die Magie und die Wahrsagerkunst der Chaldäer, de *Lenormant*; Nineveh and Babylon, de *Layard*; Ancient Monarchies of the East, de *G. Rawlinson*; etc.

L'auteur a divisé son ouvrage en quatre conférences ou chapitres. — Dans la première, il retrace l'histoire de la découverte des ruines de Ninive, rappelle l'état des choses en 1820, lors du passage de Rich à Mossoul, résume les travaux de Jules de Mohl en 1842, ceux de Botta jusqu'en 1845, ceux de Place en 1851; puis, les travaux des Anglais Layard, de 1845 à 1852, George Smith et Henry Rawlinson; ensuite, ceux de l'Arménien Hormuzd Rassam, etc. Il mentionne la découverte du palais de Sargon à Khorsabad, des palais de Senna-

chérub et d'Assurbanipal à Koyoundjik, etc. (p. 38). — Dans la seconde conférence, il décrit longuement le palais de Sargon à Khorsabad, et, dans le palais nord-ouest de Nimroud, les salles où sont retracées des scènes de magie, de divination et de religion. Nous voyons le dieu Bel (sorte de Jupiter), le dieu Nébo (sorte de Mercure), la déesse de la guerre et de la volupté, Istar ; le dieu de la guerre, Nergal ; Dagon, le dieu au corps humain et à la queue de poisson ; et, au dessus de tous, Il ou Ilu (El), le Dieu suprême, dont les autres dieux « n'étaient que des parties de son être. » « C'est donc bien, dit M. Walther, sous une forme devenue panthéistique, la notion de monothéisme primitif que nous trouvons ici, c'est-à-dire la croyance en un Dieu non seulement suprême, mais qui, à l'origine, a été le Dieu unique. Notion devenue bien vague au moment où nous la voyons figurée sur les bas-reliefs assyriens et qui n'est plus, alors, que comme la réminiscence lointaine, devenue presque inintelligible, de ce Dieu vrai et vivant que l'homme avait commencé à connaître au commencement ; mais notion qui persistera à travers les siècles du polythéisme, jusqu'à ce que, dans leurs écoles, les prêtres la ressaisissent de plus en plus clairement et remontent lentement, quoique toujours bien imparfaitement, à la croyance en Dieu, seul et suprême créateur de toutes choses » (p. 70).

Dans la troisième conférence, l'auteur examine la bibliothèque d'Assurbanipal ; il traite des tablettes cunéiformes, des cylindres ou barillets, des murs, des bas-reliefs, etc. Il raconte l'histoire si intéressante du déchiffrement de cette écriture cunéiforme, remonte jusqu'à Pietro della Valle (1621) et à Karsten Niebuhr (1765), arrive au Mémoire de 1802 du philologue hanovrien G. Fr. Grotefend, et passe aux travaux plus récents de G. Smith, de Jules Oppert, d'Henry Rawlinson (1851—57), d'Ed. Hinks, de Fox Talbot. Il résume les travaux sur la langue, les documents commerciaux et juridiques, les connaissances scientifiques des Assyro-Babyloniens, et surtout ce qui concerne l'histoire religieuse à partir d'Abraham (p. 99—113). — Dans la quatrième conférence, l'auteur continue son examen de la littérature assyro-babylonienne ; il passe en revue les sujets poétiques et les sujets religieux, les légendes chaldéennes de la création, de la chute et du déluge, légendes dont il montre l'infériorité par rapport aux textes

bibliques sur les mêmes sujets (p. 139—141). Les découvertes modernes en Babylonie, celles, par exemple, des villes de Warka ou Erech, de Mugheïr ou Ur de Chaldée, patrie d'Abraham, ne sont pas moins intéressantes (p. 161—167). L'auteur explique ainsi la mission d'Abraham :

« Tandis que les rois et le peuple de la basse Chaldée étaient des *Kouschites* (dont la civilisation a été toute terrestre, ardente et habile à développer toutes les ressources matérielles de ce monde), Abraham appartenait à la race *sémite*, qui, dès les temps les plus reculés, a été plus particulièrement portée vers la religion et s'est montrée plus apte à comprendre les réalités du monde invisible. C'est dans cette famille, par conséquent, qu'a pu se conserver plus pure qu'ailleurs la notion du Dieu vivant; c'est d'elle que d'une manière plus intacte a pu se transmettre, de génération en génération, le trésor des traditions primitives de la création, du paradis, de la chute, du déluge; . . . c'est elle enfin qui a pu compter dans sa descendance une famille telle que celle de Taré, et produire une personnalité spirituellement aussi puissante que celle de son fils Abraham » (p. 168). Puis, après avoir montré l'action toute particulière de Dieu en Abraham, dont la foi fut si vive, l'auteur termine ainsi: « C'est grâce à cette foi que, tandis que les royaumes de Ninive et de Babylone, depuis longtemps, ne sont plus que des champs de ruines, et que Ur elle-même, la capitale du royaume des Chaldéens, n'est plus qu'un cimetière, le royaume dont Abraham a été constitué le premier membre, subsiste toujours et ne cessera de subsister en toute éternité, parce que c'est le royaume de Dieu. »

On le voit, autant la foi de l'auteur est ferme, autant son exposition est simple et méthodique. Au point de vue scientifique, cet ouvrage n'est qu'un résumé très condensé, trop condensé peut-être, en ce sens qu'on désirerait souvent des détails descriptifs et justificatifs à l'appui des assertions; mais du moins est-il écrit avec clarté et illustré avec goût.

La Mission du prophète Ezéchiel, par M. LUCIEN GAUTIER.
Lausanne, Bridel, 1891; 1 vol. in-18, 376 pages; 3 fr. 50.

C'est un plaisir d'étudier ce livre aussi bien écrit que bien imprimé. L'auteur est un professeur qui a lu les nombreux

documents relatifs à son sujet, entre autres les ouvrages de Duhm, de Klostermann, d'Aug. Knobel, de Reuss, de Cornill, de Stade, d'Orelli, de Smend, de Th. Guthrie, de E. Havet, de M. Vernes, etc., mais qui n'a pas voulu faire étalage d'érudition, et qui s'est borné à écrire, pour ses étudiants surtout, un livre de science et de foi, substantiel et précis, plein de bon sens et de modération, d'un style coulant et agréable.

Les XXII chapitres qui le composent pourraient être groupés en trois parties. Dans la première, qui forme comme une sorte d'introduction (ch. I—III), l'auteur raconte les dernières années du royaume de Juda, l'exil et la mission des prophètes en général. Il rappelle Josias (639—609), qui, par son zèle religieux, renoua la saine tradition des règnes de ses ancêtres, Josaphat et Ezéchias; puis Joachaz, qui ne fit que passer (609), et l'impie Jéhojakim ou Joachim (608—599), qui persécuta Jérémie et qui devint vassal du roi de Babylone, Nébucadnetsar; ensuite Jéconias (599), qui fut déporté en Babylonie après trois mois de règne, et dont l'emprisonnement dura trente-sept ans, jusqu'à la fin du règne de Nébucadnetsar (562); enfin Sédécias (599—588), qui voulut secouer la suzeraineté du roi de Babylone, mais qui, vaincu, eut la douleur de voir égorger sous ses yeux les grands de son royaume et ses propres fils; après quoi, le cruel vainqueur lui fit crever les yeux et l'emmena esclave à Babylone, Jérusalem détruite et le temple incendié.

Ezéchiél fut du nombre des déportés de 599. C'est sur la terre d'exil, à Tel-Abib, qu'il écrivit ses prophéties, bien moins pour ses compatriotes restés en Judée que pour ses compagnons d'exil. M. Gautier consacre à sa personne et à sa mission deux chapitres (IV et V), qui sont comme la seconde partie de son étude. Dans les chapitres suivants (ou troisième partie), il étudie ses visions et ses prophéties, leur caractère et leur contenu, signalant ce que l'histoire peut y puiser relativement à Jérusalem, aux infidélités d'Israël et à leur châtement, au culte et aux mœurs, aux rois, aux prêtres et aux faux prophètes, aux auditeurs d'Ezéchiél, à la conversion et au salut, aux peuples étrangers, à Tyr, à l'Egypte, à Edom, à Gog et à Magog, à la restauration d'Israël et au Messie; analyse très bien faite, qui sans doute laisse encore subsister plus d'une obscurité, mais qui jette sur toutes de la lumière.

M. Gautier se sépare de Havet, de M. Vernes, de Reuss, de Duhm (p. 52); il admire beaucoup, en revanche, l'ouvrage de Klostermann (1877). Il justifie Ezéchiel du reproche de sacerdotalisme et de cérémonialisme qui lui a été fait. Tout en concédant qu'il a été « le père spirituel de la communauté juive postexilique, des Esdras et des Néhémie, que ceux-ci à leur tour sont devenus les ancêtres du judaïsme macchabéen et celui-ci le berceau du pharisaïsme », il fait remarquer que la chaîne est bien longue, que la succession des chaînons n'offre pas un caractère de nécessité, et que, si le pharisaïsme se trouve au terme de la série, Ezéchiel n'en est pas pour cela responsable, pas plus que Jésus n'est responsable de la morale des jésuites ou des excès des anabaptistes de Münster (p. 55).

M. Gautier distingue avec raison le groupe des Juifs déportés à Babylone et le groupe des Judéens restés en Judée. « Les déportés, dit-il, c'est le rameau détaché du tronc; mais ce rameau est vivant, tandis que le tronc est déjà atteint d'une maladie mortelle, et c'est sur le rameau que doivent se porter toutes les espérances. Les déportés, c'est l'essaim qui a quitté la ruche-mère et que l'on considère généralement comme perdu; mais c'est lui qui sera en réalité la souche des abeilles futures, alors que les habitants de la vieille ruche auront tous été anéantis. Jérémie demeuré à Jérusalem ne contredit pas Ezéchiel, et montre, au contraire, dans une image parlante, que c'est en effet chez les déportés que luira l'étoile d'Israël (p. 79) . . . Le centre de gravité du peuple de Dieu s'est déplacé, et il ne se trouve plus là où les déportés eux-mêmes le cherchent; ils le cherchent à Jérusalem, tandis qu'il est en réalité au milieu d'eux; pensée qui à première vue pouvait leur paraître flatteuse, mais qui impliquait pour eux de graves conséquences; et c'est pourquoi Ezéchiel a eu tant de peine à la leur faire accepter, alors même que la ruine totale de Jérusalem (588) donnait à sa parole la plus éclatante des confirmations » (p. 82). Donc, pour bien comprendre Ezéchiel, il faut toujours se rappeler que c'est à ses compagnons d'exil qu'il s'adresse (p. 84 et 102).

L'auteur est loin d'être indifférent aux pages poétiques et entraînantes, dans lesquelles le talent descriptif du prophète se fait admirer (p. 299—303); mais c'est surtout aux pages religieuses qu'il s'attache, aux trois grandes visions, au temple spirituel de l'avenir (le temple chrétien), aux perspectives mes-

sianiques. Il montre en Ezéchiel non seulement le mentor et le justicier, le conseiller judicieux et prudent, le censeur tantôt amical, tantôt sévère, mais encore un messager d'espérance et un héraut de bonnes nouvelles (p. 322). Tout en étant d'accord avec Jérémie (p. 167), Ezéchiel cependant a un caractère et un rôle différents. M. Gautier ne les place pas dans la même famille spirituelle; il rapproche plutôt Ezéchiel d'Elie, d'Amos, de Jean-Baptiste, qui prêchent surtout l'austérité, le repentir, l'humiliation, le redressement, la persévérance (p. 373—374), tandis que Jérémie est plus ému, plus sensible, plus chaud, plus suppliant, plus tendre.

A chaque grande étape de l'histoire juive, on rencontre le nom d'un prophète, envoyé par Dieu pour intervenir dans la direction de la nation. « Moïse, Josué, Samuel, Elie et Elisée, Amos et Osée, Esaïe et Michée, Habacuc et Sophonie, Jérémie, forment les principaux chaînons de cette série de serviteurs de Jéhova qui se sont trouvés là, à point nommé, messagers du Très-Haut, pour exercer une action salutaire sur leurs contemporains et, par conséquent, pour préparer l'avenir » (p. 36). Ezéchiel a, lui aussi, sa place marquée. Cette place, l'auteur l'a désignée avec autant de précision qu'on en peut apporter dans ces sortes de questions, lorsqu'on veut éviter l'esprit systématique et les classifications arbitraires. M. Gautier n'a rien exagéré; il n'a avancé que ce qui lui a paru démontré. L'explication qu'il a donnée, en particulier, de quelques prophéties non entièrement réalisées et d'un caractère évidemment conditionnel, semble fort plausible; elle fait retomber la faute de leur non-accomplissement uniquement sur les Juifs, qui, au retour de la déportation, au temps de Cyrus (536) et de Zorobabel, et plus tard aux jours d'Esdras (467) et de Néhémie (454), n'ont pas suivi le programme qu'Ezéchiel leur avait tracé (p. 143—144 et 317—318).

La Conscience moderne et la Doctrine du péché, par
M. le prof. AUG. BOUVIER. *Paris, Fischbacher, 1893, in-18, 111 p.*

Voici un opuscule dans lequel l'auteur a accumulé peut-être trop de choses, choses dont on ne saisit pas toujours le lien et dont la juxtaposition éblouit parfois l'esprit; mais, dans

le fond, l'unité de la pensée existe, elle est même très simple; et de cette unité et de cette simplicité résulte, lorsqu'on les a perçues, une force bienfaisante qui élève l'âme entière, qui reconforte et encourage. L'auteur est un homme droit — on le sent à toutes les pages — qui croit au vrai, au bien, au progrès, au triomphe final du vrai sur le faux et du bien sur le mal; qui respecte l'homme, créature de Dieu; qui sent Dieu dans l'univers, dans l'évangile, dans le christianisme; qui croit à la puissance de l'idée et de la vertu, et qui veut spiritualiser pour moraliser. Ame noble et généreuse, qui rayonne dans son livre et que toutes les âmes sœurs remercieront.

Sa thèse peut se résumer ainsi: — Le péché est un fait; donc il doit être étudié d'après la méthode expérimentale. Or les principales expériences de notre époque sont la démocratie, le règne de la science, la foi au progrès et la foi à la vie. Ces quatre choses, qui constituent la conscience moderne, sont-elles contredites par « la doctrine traditionnelle et officielle » du péché? Oui, répond M. Bouvier, parce que cette doctrine traditionnelle et officielle enseigne la corruption totale de l'homme, l'impuissance radicale de l'humanité, le salut entièrement surnaturel, etc., choses dont la conscience moderne ne peut être satisfaite. Mais, d'autre part, la conscience moderne peut être satisfaite du véritable enseignement de Jésus; car Jésus n'a pas perdu confiance en la nature humaine. De fait, les premiers facteurs de la vie humaine sont l'ordre universel, le rapport de l'espèce et de l'individu, l'individualité avec ses trois éléments: l'union intime du physique et du moral, l'esprit ou la liberté, et le moi. Or, ces choses sont bonnes en elles-mêmes. Ce n'est que leur jeu qui peut être défectueux: de là la possibilité du désordre dans l'espèce et dans l'individu. Le péché est cette perturbation plus ou moins consciente et plus ou moins volontaire de l'ordre moral, perturbation qui n'est point nécessaire et qui peut se réparer par les leçons de l'expérience et par la révélation chrétienne. Conclusion pratique: il faut fortifier la confiance dans la vertu conquérante du bien, refouler le pessimisme, stimuler le sentiment de la responsabilité de chacun dans la lutte contre les habitudes et contre les institutions qui alimentent le péché. C'est par de telles convictions que nos contemporains pourront être rattachés à l'Évangile (p. 106—111).

Cette thèse, dans son ensemble, est juste. Toutefois, que l'honorable professeur me permette une remarque. La distinction qu'il fait entre le vrai christianisme et ce qu'il appelle « la doctrine traditionnelle et officielle des grandes Eglises chrétiennes » (p. 16), me paraît inexacte et dangereuse: *inexacte*, parce que la doctrine dont il parle n'est que la doctrine d'une école et non le dogme même de l'Eglise universelle; *dangereuse*, parce qu'elle tend à discréditer la tradition et l'Eglise, et à les mettre en contradiction avec le christianisme même. Ne confondons pas les explications théologiques données par certains docteurs, si nombreux soient-ils, avec les dogmes universels conservés dans l'Eglise chrétienne. Ne confondons pas davantage les traditions particulières de telle Eglise et de telle époque avec les traditions constantes de l'Eglise universelle. De ce que celles-là sont défectueuses, il ne résulte pas que celles-ci le soient aussi. C'est ce malentendu que je prends la liberté de signaler à M. Bouvier, malentendu qui est plutôt, je crois, dans la forme de l'exposition que dans le fond des idées. Quoi qu'il en soit, la revendication qu'il fait des droits de la nature contre le faux surnaturel, et de la bonté essentielle — il ne dit pas parfaite — de cette même nature, contre les théologiens qui la déclarent totalement et entièrement corrompue, mérite d'autant plus d'être signalée qu'il appartient à l'Eglise calviniste genevoise, dont il est une des lumières. Sa parole sincère portera ses fruits. Fils de la Réforme, il veut réformer à son tour: le christianisme lui-même n'a-t-il pas été la plus grande des réformes? et lorsqu'il est mal interprété et compromis, n'y a-t-il pas lieu, non pas de le réformer lui-même, mais de réformer ceux qui le déforment? M. Bouvier n'a pas eu d'autre but. « Lorsque les croyances officielles, a-t-il dit, sont devenues comme une fiction sacrée qui règne encore mais ne gouverne plus, les esprits sont livrés à un partage intérieur qui les rend inconstants, et rien n'est plus énervant pour la vie spirituelle. Il en faudrait sortir, et mettre d'accord enfin les croyances et l'expérience, pour arriver à une profonde, efficace et durable foi (p. 2). »

Les Gueux de mer, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, de l'Académie française. Paris, Ollendorff, 3 fr. 50, 1893, in-18, 340 pages.

Dans ce livre assez médiocre au point de vue littéraire, mais intéressant, important même au point de vue historique et religieux, l'auteur raconte quelques épisodes de la grande guerre de Quatre-vingts ans (1568-1648); il en montre d'abord les débuts et il s'arrête ensuite au siège de Leyde et au retour du duc d'Albe en Espagne (1573); il caractérise la politique de Philippe II et de ses agents, le cardinal Granvelle et le duc d'Albe, ainsi que celle de Guillaume d'Orange et de ses partisans; il montre parmi ceux-ci les réformés d'une part, et, d'autre part, les gueux proprement dits, les gueux des bois et les gueux de mer, dont les uns sont réguliers et les autres encore habitués à la piraterie et au pillage. Guillaume, obligé de faire face numériquement aux troupes espagnoles, et délaissé, de fait, par une quantité de libéraux qui désiraient sans doute dans le secret de leur cœur la délivrance de leur pays, mais qui préféraient avant tout leurs aises et leur tranquillité, Guillaume avait dû consentir à cette alliance souvent compromettante. Mais, à cette époque, la haine des réformés des Pays-Bas contre Rome était telle qu'ils n'hésitaient pas à s'adjoindre de tels collaborateurs, même des gens de sac et de corde, pour essayer de triompher de la papauté. « Plutôt turcs que papistes », telle était leur devise. C'est grâce à ce zèle, à cette intrépidité, qu'ils ont assuré l'indépendance de leur Eglise et l'autonomie de leur pays.

C'est dans cette lutte acharnée, dans ce concours habile de forces si diverses, que se trouve l'intérêt principal de ce livre. Toutefois il en est un autre, qui est de nature à intéresser vivement nos lecteurs. L'auteur était un catholique romain, qui, sans s'en douter peut-être, inclinait toujours à justifier son Eglise, et qui, naïvement, allait jusqu'à la déclarer tolérante (p. 2) et même jusqu'à la représenter comme persécutée par Guillaume d'Orange! Il a effectivement écrit ceci : « S'il y a eu des croisades contre les musulmans, on voit qu'il n'en a pas manqué non plus contre les catholiques; le catholicisme s'est trouvé dans les Pays-Bas en état de légitime défense ». (p. 182.) Donc, le zèle papiste de l'auteur ne saurait être suspect. Et cependant, d'autre part, il est contraint de faire

des aveux précieux à enregistrer, parmi lesquels je signalerai les suivants :

Il proclame que « la tolérance a été une des plus belles conquêtes du monde moderne » (p. 2). — Il applaudit à l'échec de Philippe II : « Il est fort heureux que l'entreprise de Charles-Quint contre les Etats échus après la mort de la reine Marie à la fille d'Anne Boleyn, ait avorté. L'établissement de la monarchie universelle eût arrêté la civilisation chétienne dans son essor; elle aurait consacré des prétentions qui semblaient à jamais disparues avec les Pharaons... Il ne nous est pas plus possible de regretter l'émancipation des provinces néerlandaises que l'affranchissement de la Grèce. Tout ce qui peut honorer la nature humaine, la relever à ses propres yeux, eut part à ce double et généreux triomphe. Le sentiment religieux poussé jusqu'à ses dernières limites soutint, dans les jours les plus désastreux, les combattants de 1821 aussi bien que ceux de 1568. Il faut y joindre la haine de l'étranger, levier non moins puissant et non moins respectable » (p. 6-7).

L'auteur représente le cardinal Granvelle comme « fort occupé de mettre de l'ordre dans ses propres finances », et comme un « astucieux prélat ». Il raconte sa cruauté dans l'affaire des deux ministres de l'évangile, Faveau et Mallart, en 1562 (p. 32-33). Il dissimule moins encore la barbarie du duc d'Albe, à Bruxelles, à Mons, à Malines, à Naarden. Il avoue que ce monstre « avait fait exécuter, dans le court espace de cinq années, dix-huit mille six cents habitants, banni plus de cent mille, usé deux armées, dépensé trente millions de florins » (p. 337). Il reconnaît que la Saint-Barthélemy a été « une scélératesse maladroite, qui n'a atteint les réformés des Pays-Bas qu'un an trop tard » (p. 229). Il écrit sur cette « scélératesse » la curieuse page que voici :

« Le roi de France avait formellement déclaré à Coligny qu'il voulait employer les forces mises par le Seigneur en ses mains à la délivrance des Pays-Bas. Propos de fou plutôt que propos de perfide! Charles IX ne savait pas bien au fond ce qu'il voulait : il se laissa entraîner... et le 24 août, dans la nuit, le signal d'un massacre général des huguenots fut donné. En trois jours, du dimanche au mardi, 5,000 victimes tombèrent sous le fer des assassins. Dans l'espoir des instigateurs du complot, le protestantisme devait, par le succès de ce

grand attentat, être pour toujours balayé de la terre de France. Après de longues hésitations, le conseil donné à Catherine de Médicis par le duc d'Albe, dans la célèbre entrevue de Bayonne¹, recevait enfin son exécution. Les mesures cependant étaient si mal prises, le coup fut porté d'une main si tremblante que, dans toute l'étendue de la France, 100,000 réformés seulement disparurent, victimes du décret qui devait les exterminer tous. On avait promis à Charles IX qu'on ne laisserait pas un seul huguenot vivant pour venir lui reprocher un jour son forfait; après la nuit funeste, il restait encore sur les terres du roi très chrétien assez d'hérétiques pour préparer les voies au fils de Jeanne d'Albret. Le duc d'Albe assurément aurait mieux fait. Il ne marchandait pas toutefois à ce coup d'Etat manqué l'expression de sa joie et son approbation... Toute l'armée espagnole partagea l'allégresse du duc... Toutefois la politique est faite de contradictions; le duc d'Albe à la réflexion se ravisa. Il affecta de désavouer tout haut la Saint-Barthélemy. « J'aimerais mieux, disait-il, avoir les deux mains coupées que de me sentir coupable d'une si méchante action. » (p. 292-293.)

Jurien de la Gravière, tout en préférant Don Juan d'Autriche à Guillaume d'Orange, loue cependant ce dernier comme « un grand homme et un libérateur de la patrie. » Il ajoute : « Orange eût préféré sans doute affranchir les Pays-Bas avec d'autres outils que ceux qui lui étaient offerts par la rigueur des temps; il accepta les instruments que la Providence lui envoyait, les yeux sur son but, qui était assurément très noble, l'âme cuirassée contre les déceptions. » (p. 184.)

A plusieurs reprises, l'auteur exalte aussi les mérites du peuple néerlandais. « Le peuple néerlandais, dit-il, a été et demeure encore le plus grand des petits peuples. Ne lui refusons pas ce titre, payé de tant de sang et de tant de labeur. S'il fallait cependant placer les peuples d'après le prix auquel ils ont acheté leur liberté, on hésiterait peut-être à reléguer les Grecs au second rang. » (p. 8).

L'auteur, évidemment, a des aspirations libérales; et, oublieux des violences de l'Inquisition et de son Eglise, il avoue que la guerre de Quatre-vingts ans a prouvé que la force ne

¹ *Les Corsaires barbaresques*; Paris, Plon.

prime pas le droit. (p. 339.) N'est-ce pas avouer que le droit était du côté de Guillaume d'Orange, des réformés et des gueux, et la force brutale, du côté de Philippe II, du duc d'Albe et du pape Pie V? Il a d'ailleurs traité expressément ces trois derniers de « révolutionnaires rétrogrades », qui voulaient ramener le monde en arrière, tandis que « Dieu le poussait en avant. » (p. 227.)

La place me manque malheureusement pour reproduire les chansons des gueux contre le pape et les papistes. L'une date de 1568 et commence ainsi :

Le prince d'Orange est entré en campagne,
Vive les gueux!
Tremblez, papistes,
Et cachez votre nez, vilains singes.
Grâce au prince et malgré tous les papistes du monde,
Nous restons gueux . . .

Cette verve se continue dans onze autres strophes, dignes de la première. Une autre chanson, qui est de 1569, reproche d'abord au pape d'avoir envoyé au duc d'Albe une épée d'or pour tuer ceux qui craignent Dieu, puis elle ajoute :

Cette bénédiction est venue à Bruxelles,
Envoyée par le père infernal, par le pape de Rome.
Ainsi donc le bourreau envoie au bourreau vénimeux,
Le brigand envoie au méchant brigand,
Le voleur envoie au voleur ses beaux cadeaux,
Pour que celui-ci abreuve la terre de sang.

Il faut savoir gré à Jurien de la Gravière de sa sincérité ; et son volume est, je le répète, un document précieux pour l'histoire des luttes de la liberté de conscience et de l'esprit chrétien contre la papauté sanguinaire et anti-chrétienne.

E. MICHAUD.

II.

Geschichte der deutschen Mystik im Mittelalter. *Nach den Quellen untersucht und dargestellt von Dr. WILHELM PREGER, Oberkonsistorialrat. III. Teil: Tauler. Der Gottesfreund vom Oberlande. Merswin. Leipzig, Dörffling & Franke, 1893. VIII u. 418 S. 8^o. (Preis jedes Bandes 9 M.)*

Das vorliegende Werk, dessen 3. Band nun nach langer Pause erschienen ist, nimmt bekanntlich längst eine hervor-

ragende Stelle unter der umfangreichen Litteratur über die mittelalterliche Mystik ein. Es verdient auch, seinem Gegenstande nach, das Interesse aller Leser dieser Zeitschrift, insofern dieser Gegenstand nicht nur für die allgemeine Litteratur- und Kulturgeschichte, sondern auch für die Kirchengeschichte des Mittelalters von hoher Wichtigkeit ist. Die Geschichte der Mystik macht uns bekannt mit den Regungen einer tieferen innerlichen Frömmigkeit in der Kirche des Mittelalters, die zum Teil in Gegensatz traten zu dem veräusserlichten Treiben und zu den Missbräuchen in der mittelalterlichen Kirche und in manchen Erscheinungen eine reformatorische Richtung verfolgten; sie hat es mit den edeln Bestrebungen dieses Geistes, wie mit dessen Irrtümern und Verirrungen zu thun. Es wird unsern Lesern nicht unangenehm sein, wenn ich bei Gelegenheit dieser Besprechung des neuen 3. Bandes auch auf den Inhalt der beiden früher erschienenen Bände dieses Werkes zurückgreife.

Im 1. *Band* (1874) behandelt das 1. Buch das „mystische Leben im XII. und XIII. Jahrhundert“ (I, S. 13—141), also zuerst die praktische Seite, für den ersten Zeitraum. Eine innerliche Frömmigkeit, die sich bis zu ekstatischen und visionären Erscheinungen steigerte, zeigte sich in dieser Zeit besonders vielfach bei frommen Frauen in den Klöstern. Die ältesten und zugleich hervorragendsten Erscheinungen dieser Art waren im 12. Jahrhundert in den Rheinlanden Hildegard von Bingen und Elisabeth von Schönau, die persönlich und durch Schriften in reformatorischer Richtung gegen die Missstände der Zeit zu wirken suchten. In den Niederlanden waren es im 13. Jahrhundert mehr nur die ekstatisch-visionären Zustände selbst, die bei empfänglichen weiblichen Personen sehr gemein wurden, ohne zu schriftlicher Äusserung zu drängen; es ist mehr oder weniger ein ungesundes, krankhaftes Treiben. Bedeutendere und durchaus edle Erscheinungen finden wir dagegen wieder in Thüringen und Sachsen, wo geistig hervorragende und gebildete Frauen in den Klöstern eine geistige Thätigkeit entfalteten und auch wiederum durch Schriften wirkten, die neben der beschaulichen Richtung auf das innere Leben der Seele in Gott auch eine prophetisch-reformatorische Richtung hatten. — Das 2. Buch dieses Bandes wendet sich der wissenschaftlichen Seite zu und behandelt zunächst die „mystische Lehre vor Meister Eckhart“ (I, S. 143—305). Von Pseudo-Dionysius Areo-

pagita, als dem Vater der christlichen Mystik, der selber im Neuplatonismus wurzelt, ausgehend, und im Durchgang durch Scotus Erigena, wird hier die ganze ältere Mystik vorgeführt, deren Erbteil schliesslich die deutsche Mystik angetreten hat; eine vortreffliche Vorgeschichte, in der uns die zum Verständnis der deutschen spekulativen Mystik nötigen Voraussetzungen gegeben werden. Ein Kapitel über „häretische Mystik im 13. Jahrhundert“ behandelt zuerst die mehr oder weniger widerwärtigen pantheistischen Sekten und Sektenstifter, Amalrich von Bena, David von Dinant, Ortlieb von Strassburg, die Brüder des freien Geistes. Es berührt unangenehm, wenn der edle Abt Joachim von Floris mit seinem apokalyptischen Prophetentum mitten unter dieser zweideutigen Gesellschaft behandelt ist, wenn auch seine Anhänger unter den Franziskanern später eine mehr und mehr oppositionelle Stellung in der Kirche einnahmen. Eine kirchliche Mystik wurde zunächst in Frankreich von tieferen Gemütern kirchlicher Richtung ausgebildet, welche die Mystik mit der Scholastik verbanden: Bernhard von Clairvaux, Hugo und Richard von St. Victor. Weiterhin gehören hierher Bonaventura und Albertus Magnus. Der erste Theologe dieser Art, der auch deutsch schrieb, war David von Augsburg. Einen Übergang von diesen scholastischen Mystikern zu der selbständigen und freien Mystik Eckharts bildet Theodorich von Freiburg. — Nun handelt das 3. Buch, der Hauptabschnitt des 1. Bandes, von *Meister Eckhart* (I, 307—458). Diesen Dominikaner nennt Preger den „tiefsten deutschen Denker im Mittelalter“ (S. 325), den Vater und eigentlichen Begründer einer christlichen Philosophie (S. 386, 458). Andere stellen ihn freilich weniger hoch, und bedenklich ist immerhin sein Anstreifen an pantheistische Vorstellungen, wenn es auch richtig ist, dass er nicht mit Bewusstsein Pantheist war. Wenn er und seine Schüler bei ihren Lebzeiten des Pantheismus verdächtigt und eine Anzahl von Sätzen Eckharts nach seinem Tode verdammt wurden, so hatte dies besonders darin seinen Grund, dass man die Eckhartische Mystik mit der falschen pantheistischen Mystik der Brüder des freien Geistes verwechselte; auch war Eckhart zum Teil selbst daran schuld durch seine Unvorsichtigkeit im Gebrauch paradoxer Sätze. Noch jetzt sehen manche Forscher in ihm einen entschiedenen Pantheisten; so nennt ihn C. Schmidt in Herzogs

Real-Encyclopädie einen Geistesverwandten Hegels und „einen der Väter des neueren Pantheismus“. Preger hingegen sucht ihn, in seiner ausführlichen Darstellung seiner Lehre, ganz und gar vom Vorwurf des Pantheismus reinzuwaschen. Dass E. kein bewusster und entschiedener Pantheist war, ist dadurch wohl erwiesen; d. h. E. lehrt nicht die Identität Gottes und der Welt; die Schöpfung der Welt oder der Ideenwelt ist ihm auch kein Moment des trinitarischen Prozesses. Aber was Preger als wirkliche Lehre Eckharts nachweist, dass alle Dinge aus dem Wesen der Gottheit ihren Ursprung haben, wenn auch das göttliche Wesen in denselben nicht aufgehe und sie, sobald sie aus ihm geflossen seien, von ihm verschieden und fremd werden; dass das göttliche Wesen nicht bloss die wirkende Ursache, sondern das reale Substrat aller Dinge sei:¹ das ist eben auch eine pantheistische Lehre; ebenso streift die Eckhartische Lehre vom Seelengrund und von der Unio mystica wenigstens sehr stark an den Pantheismus. — Übrigens hat Eckhart auch lateinische Schriften scholastischer Richtung verfasst.

Das 1. Buch des 2. *Bandes* (1881) handelt über „ältere und neuere Mystik in der ersten Hälfte des XIV. Jahrhunderts“ (II, S. 1—306); es zeigt, wie eine Mystik älterer Schule, im Sinne Bernhards und der Viktoriner, neben der mehr und mehr überwiegenden neuern Mystik der Eckhartischen Schule herging. Eckhart hatte besonders unter den Gliedern seines Ordens, unter den „Lesemeistern“ (Lehrern an den theologischen Schulen) der Dominikaner, zahlreiche Schüler, von denen Suso und Tauler die bedeutendsten waren. Bedeutend tritt auch in dieser Zeit die praktische Mystik hervor, einmal auch jetzt wieder in den Frauenklöstern, besonders denen des Dominikanerordens, auf die jetzt die Schüler Eckharts Einfluss gewannen, und dann auch unter den Männern in der Richtung der sog. „Gottesfreunde“. (Von diesen ist im 3. Band noch mehr die Rede, s. unten.) Auch die mit der Zeit zu grobem Unfug ausartenden

¹ Diese Lehre Eckharts nochmals kurz zusammengefasst Bd. II, S. 7 f.: „Das göttliche Wesen ist die materiale Grundlage der Welt, sich selbst entfremdet und zu einem der Gottheit fremden Wesen geworden durch den schöpferischen Willen Gottes, aber immerhin das unter der Einwirkung der geschöpflichen Form latent gesetzte göttliche Wesen, so dass diese geschöpfliche Form nur durchbrochen zu werden braucht, um für die Seele Gott selbst als Grund und Statt, in der sie schaut und denkt, zu gewinnen.“

Geisslerfahrten gehören in diesen Zusammenhang und giengen ursprünglich von der von den Gottesfreunden angeregten Richtung aus. — Der Schilderung dieser mannigfaltigen Verhältnisse folgt als 2. Buch die Darstellung des Lebens und der Lehre des *Heinrich Suso* (S. 307—415). Dieser zweite grosse Meister der deutschen Mystik ist eine ganz andere Natur als sein Lehrer Eckhart. Gegenüber dem spekulativen Geiste des letzteren ist Suso vorwiegend ein Vertreter der praktischen Mystik, in dem das mystische Leben in einer fast weiblichen Weise zum Ausdruck kommt, wie sich auch seine Schriften, soweit sie sich auf dem Gebiete der praktischen Mystik bewegen, durch zarte und innige Empfindung auszeichnen. In seiner Wirksamkeit war er vorzüglich seelsorgerisch für die Einzelnen thätig; seiner Natur nach übte er als geistlicher Berater und Führer besonders grossen Einfluss in den Frauenklöstern des Ordens.

Vorzüglich wichtige Abschnitte aus der Geschichte der Mystik behandelt nun auch der jetzt vorliegende 3. *Band*. Das 1. Buch handelt von *Johannes Tauler* (S. 1—241), dem dritten grossen Meister. Auch er zeigt wieder einen andern Charakter als Eckhart und Suso. Er ist der am meisten praktisch gerichtete von den Dreien, nicht im Sinne der von Suso und den frommen Klosterfrauen geübten praktischen Mystik, sondern als derjenige, der am meisten auf die Menge wirken will, als der grosse volkstümliche Prediger. Die spekulativen Fragen „kommen bei ihm nicht um ihrer selbst willen zur Sprache, sondern nur, sofern sie die Art unserer Einigung mit Gott bedingen“. (S. 141.) Seine Predigten tragen den Charakter der Zeit, aus der sie stammen und in die sie einwirken wollen. Seinen Charakter als Prediger schildert Preger mit folgenden Worten (S. 142): „Geist und Gemüt, treffendes Urteil, Stärke der Empfindung und lebendige Anschauungskraft zeigen sich bei ihm in harmonischer Weise verbunden. Die Sprache der Weisheit auf der Gasse mit ihrer sprichwörtlichen Redeweise, mit ihrem Witz im Vergleichen, mit ihrer Lust am Gleichklang, an der Alliteration, auch mit ihrer Derbheit steht ihm ebenso zu Gebote, wie die höhere Sprache des Geistes, wenn er in edeln Bildern und sinnvollen Gleichnissen die höchsten Anschauungen und die innersten Vorgänge im Seelenleben den Hörern fasslich zu machen sucht. Seine Rede ist voll Wärme

und Empfindung, doch ohne je das nüchterne Mass zu überschreiten, sie bewegt sich in lebendigem Flusse, wenn sie auch vorübergehend die erläuternde Breite nicht scheut, und zuweilen steigert sie sich bis zu dramatischer Lebendigkeit. Die Stärke ihrer Wirkung aber beruht vor allem darauf, dass er sein ganzes Herz, seine volle sittliche Persönlichkeit in sie zu legen weiss, und diese erscheint so voll und ganz von der Liebe zu Gott und Christus durchdrungen, und des Redners hoher und weltverleugnender Ernst ist zugleich mit solcher Freiheit und Milde gepaart, dass er unwillkürlich unsern Willen ergreift und das Herz seinen Forderungen öffnet.“ Trotzdem hier seine Hauptbedeutung liegt, stellt Preger doch auch seine spekulative Lehre, wie sie sich aus den zerstreuten Äusserungen ergibt, ausführlich zusammen und weist dabei deren Abhängigkeit von Eckhart nach (S. 144—241). Immerhin ist er in einzelnen Lehrpunkten, die zu pantheistischen Konsequenzen führen, vorsichtiger als der Meister; auch bekämpft er ausdrücklich den groben Pantheismus der „Brüder des freien Geistes“. Die Darstellung von Taulers Leben richtet sich in wesentlichen Punkten nach der Stellung, welche der Geschichtsschreiber zur „Gottesfreund“-Frage einnimmt, der wir uns nun zuwenden. — Unter dem Titel: „*Der Gottesfreund vom Oberlande und Merswin*“ behandelt das 2. Buch diese für die Geschichte der Mystik vorzüglich wichtige Frage. Ich kann hier nur den von Preger vertretenen Standpunkt kurz darlegen, ohne dass es mir der zur Verfügung stehende Raum gestattete, auf die Begründung desselben, sowie auf die Gründe der Gegner näher einzugehen. Preger verwirft den von Denifle aufgestellten und seither von vielen Gelehrten angenommenen Satz,¹ der sog. „grosse Gottesfreund vom Oberland“ habe gar nicht existiert und sei nur eine Fiktion des Rulman Merswin von Strassburg. Er behandelt ihn also unbedenklich wieder als eine historische Person und die von Merswin als Schriften des Gottesfreundes veröffentlichten Bücher als historische Quellen für dessen Leben. Übrigens giebt er den Versuch auf, dessen Person und Namen festzustellen, und lässt besonders auch die früher am meisten verbreitete Hypothese von C. Schmidt, der ihn mit

¹ Vgl. z. B. den Artikel von Ph. Strauch über Merswin in der Allg. Deutschen Biographie, Bd. 21.

dem historisch beglaubigten Nikolaus von Basel identifizierte, vollständig fallen. (S. 295 f. 392 ff.) Er giebt vielmehr der früheren Ansicht von Jundt (— zuletzt trat auch dieser den Resultaten Denifles bei —) den Vorzug, die Heimat des Mannes in Chur zu suchen. Diese geheimnisvolle Gestalt erscheint also auch hier wieder als der unbekannte Obere eines Geheimbundes der Gottesfreunde, der nur mit Rulman Merswin persönlich verkehrt. Nach dem ihm zugeschriebenen „Meisterbuch“ nimmt Preger auch die von ihm gewirkte „Bekehrung“ Taulers (als des ungenannten „Meisters“) als eine historische Thatsache an. Die Beweisführung gegen Denifle läuft im wesentlichen darauf hinaus: einmal sei die von diesem behauptete genaue Übereinstimmung der „Gottesfreund“-Schriften mit den eigenen Schriften Merswins gar nicht so gross, wie Denifle behauptete, und andererseits sei dem beschränkten, aber ehrlichen Merswin ein so geschickter Betrug gar nicht zuzutrauen. Es wird wohl über diese dunkle Frage noch weiter gestritten werden; ich will nur *einen* Punkt hervorheben, der mir für den „Gottesfreund“ bedenklich scheint. Während nämlich auf der einen Seite Merswin von der Rolle des Betrügers entlastet wird (— übrigens weist Ph. Strauch in seinem angeführten Artikel darauf hin, dass ein „frommer“ Betrug in guter Absicht im Mittelalter nicht nach unserer heutigen Moral beurteilt wurde —), so erscheint auf der andern Seite der „Gottesfreund“ selbst, wenn er wirklich gelebt und die „Gottesfreund“-Schriften verfasst hat, gar nicht so ehrwürdig, als er nach Pregers Absicht erscheinen sollte, sondern als ein mindestens ebenso grosser Schwindler, als im andern Falle der gute Merswin wäre. Für einen Geheimbundvorsteher, der, um sich bei den Seinen mit höherer Autorität zu bekleiden, Offenbarungen und himmlische Erscheinungen, sogar einen „vom Himmel gefallenen“ Brief erdichtet, kann ich mich auch nicht begeistern und unterschreibe das Urteil Strauchs (a. a. O., S. 464): „Wer himmlische Briefe und Ansprachen erdichtet, der hat sich jedenfalls eine besondere Methode, zur Gottesfreundschaft anzuleiten, zu eigen gemacht.“

Wie es sich aber auch damit und mit einigen andern noch streitigen Fragen verhalten mag, jedenfalls ist Pregers Geschichte der deutschen Mystik ein gründliches, solides wissenschaftliches Werk, das auch bei seiner quellenmässigen und

dabei auf gegnerische Ansichten kritisch eingehenden Darstellung dem Leser keine unerwiesenen Resultate aufdrängen will, sondern ein eigenes Urteil ermöglicht. Und so kann ich zum Schluss nur noch den Wunsch aussprechen, dass der Verfasser das vortreffliche Werk recht bald in dem in der Vorrede versprochenen 4. Band zum Abschluss bringen möge.

Dr. F. LAUCHERT.

Histoire du Bréviaire Romain, von P. BATIFFOL, *du clergé de Paris, Docteur ès lettres; Paris, A. Picard et fils, 1893, in-18, 356 pages.*

Es ist genugsam bekannt, wie sehr *Dom Guéranger's* Institutions liturgiques dazu beigetragen haben, die Reste altgallikanischer Eigenart in den Liturgien der französischen Diöcesen verschwinden zu machen. Waren sie doch von vorneherein darauf angelegt! Doch haben sie auch das Gute gehabt, das Interesse für liturgische Studien in Frankreich stets rege zu erhalten. Während aber die Ordensgenossen und nächsten Schüler des Abtes von Solesmes auch in ihren tüchtigsten Arbeiten sich zum Nachteil ihrer historischen Unbefangenheit allzu sehr von den Interessen der liturgischen Praxis und von Devotionsrücksichten beeinflussen liessen und so den Tendenzen ihres Meisters vielfach zu strenge Heeresfolge leisteten, hat sich in den letzten Jahren eine jüngere Schule archäologischer Liturgiker in Frankreich gebildet, die von diesen Tendenzen nichts mehr spüren lässt. Voran ging *L. Duchesne* mit seinem *Liber pontificalis* (1886—1892) und seinen *Origines du culte chrétien* (1889). Zu diesem höchst bedeutenden Buche bildet die vorliegende Schrift *Batiffol's* eine nicht minder tüchtige und erfreuliche Ergänzung. Der Verfasser führt sich, wie *Duchesne*, als strenger Anhänger der römisch-katholischen Kirche ein, was aber kaum mehr Einfluss auf seine Arbeit ausgeübt hat, als dass ihm dadurch die unerlässliche Begeisterung für seinen Gegenstand zu teil wurde. Diese Begeisterung gilt vorwiegend dem ästhetischen Meisterwerke, als welches das *Breviarium Romanum* selbst von solchen, die auf ganz anderm Standpunkte stehen, auch vom Berichterstatter, von jeher anerkannt wurde. Im übrigen ist *B.* lediglich Archäolog und Historiker, der in

diesem Buche zunächst für weitere Kreise die Forschungen von Bona, Tommasi, Thomassin, Mabillon, Guéranger, Roskovány popularisieren will, doch überall nach direkter Information aus den Quellen. Das ist ihm auch vorzüglich gelungen. Durch die Konzentrierung auf den historischen und die Zurückweisung der liturgisch-praktischen Zwecke gewinnt sein Buch nicht nur eine grössere wissenschaftliche Klarheit, wodurch es vorteilhaft z. B. gegen *Pleithner's* schwer geniessbare „Älteste Geschichte des Breviergebets“ (Kempten, 1886) absticht, sondern auch ein ungewöhnliches Mass von kritischem Freimut, wie man es in Rom auch einem so zuverlässigen Freunde wohl kaum auf die Dauer zugestehen möchte. So macht *B.* kein Hehl aus seinem Bedauern, dass die Bestrebungen Benedikts XIV., das Brevier zu reformieren (Kap. 6), durch den Tod dieses erleuchteten Papstes vereitelt worden seien, und spricht die Hoffnung aus, dass die Fehler des jetzigen Breviers von verständiger Hand gebessert und insbesondere das Gleichgewicht zwischen dem Kirchenjahrs-officium und dem Heiligenofficium hergestellt werde (S. 324). Was in dieser Hinsicht die Gallikaner des vorigen Jahrhunderts gethan haben, erscheint ihm dabei ebenso „utopisch“, wie die humanistischen Reformbestrebungen Leos X. und Clemens VII. und die Versuche Alcuins in der karolingischen Zeit. Die Recension Urbans VIII. von 1632 (Kap. 5) ist immer noch das relativ Beste, was wir haben. Es ist schade, dass man diese „Vulgata“ nicht unangetastet gelassen hat. Man hätte sie, wie das Dekret Gratians, ohne Änderung lassen und die späteren Zuthaten als „*officia extravagantia*“ besonders drucken lassen sollen (S. 325). Doch ein Ideal ist dem Verfasser diese auf den tridentinischen Beschlüssen fussende, durch Pius V. grundlegte Ausgabe nur insoweit, als sie die alten schönen Formen des römischen *Ordo psallendi* uns bewahrt hat. Das ist aber leider nur in beschränkter Weise der Fall. Diese altrömische Übung, die im VII. und VIII. Jahrhundert in ihrer ganzen Vollendung dastand, und deren Entstehung von der Urzeit der Kirche her aus ihren teils römischen, teils „katholischen“ Quellen (S. 1) der Verfasser in höchst anziehender und unterrichteter Weise in den drei ersten Kapiteln darstellt, blieb in St. Peter zu Rom noch bis ins XIII. Jahrhundert bestehen. Daneben fand aber eine neuere Form vom IX. Jahrhundert an bis ins XII., hauptsächlich unter cluniacensischem Einfluss, in Frank-

reich, Deutschland und Italien mehr und mehr Eingang. In ihren grossen Zügen ist diese zwar dem altrömischen Ordo konform, hat aber eine Menge anderweitiger Bestandteile in sich aufgenommen. Dieses „moderne“ Officium (Kap. 4) war es, welches durch Innocenz III. zu einem römischen Kurialbreviarium verarbeitet wurde, von dem dann die Urbanische Recension von 1632 in direkter Linie abstammt. In jenem alten römischen Officium liegt für *B.* das eigentliche Ideal der kirchlichen „Gebetsliturgie“, so zwar, dass er sich fast wie einer jener angelsächsischen Geistlichen vorkommt, die im VII. Jahrhundert, ergriffen von der Schönheit des Ordo Romanus und des gregorianischen Gesanges, „den h. Petrus baten, dass er sie beten lehre — eine Wiederholung des *Doce nos orare des Evangelium*“ (S. 10). Ja, bei aller Anerkennung des modernen Breviers kann er doch einen Vergleich mit der Peterskirche selbst, der Hauptstätte jener alten Liturgie, nicht unterdrücken, wo wir „gezwungen sind, in die vatikanischen Krypten hinabzusteigen, um die von dem Vandalismus der Renaissance verschonten Reste des ehrwürdigen Denkmals des Altertums wiederzufinden“ (S. 326 ff.), und als willkommenste Reform würde ihm eine Restauration der alten klassischen Formen des Ordo psallendi Romanus erscheinen, analog der ebenso pietätvollen, als einsichtigen Restauration, die der Kardinal *Baronius* seiner Kirche, der Basilika der Heiligen Nereus und Achilleus hat angedeihen lassen. In der durch *Gevaërt* (Der Ursprung des römischen Kirchengesanges, deutsch von *Riemann*, Lpz., 1891) angeregten Streitfrage, ob die als „gregorianisch“ geltenden Kirchengesänge nicht vielmehr einer späteren Zeit, der Zeit der griechischen Päpste (678—752), angehören, nimmt *B.* direkt nur insofern Stellung, als er die schola cantorum nicht als Gründung Gregors des Grossen ansieht und wenigstens die Vollendung der dem Officium angehörigen Gesänge ins VII. und in den Anfang des VIII. Jahrhunderts verweist. Er thut unrecht, den Namen des erwähnten belgischen Akademikers und bewährten Musikforschers nicht zu nennen. Bezüglich der dem Ordo der Messe angehörigen Gesänge folgt er den Benediktinern, insbesondere *Dom G. Morin* (les véritables origines du chant grégorien, 1890), der auf Grund der Zusammengehörigkeit des Sakramentariums und des Antiphonariums (unseres heutigen Graduale) den gregorianischen Ursprung beider gegen *Gevaërt* nachzuweisen versucht hat (S. 50 ff.).

Wenn die wertvollen Arbeiten der *Duchesne'schen* Schule dahin wirken werden, dass man auch in römischen Kreisen anfängt, den ästhetischen Wert liturgischer Formen nicht mehr einzig nach den Entscheidungen der *sacra congregatio rituum* zu bemessen und die Aufgabe der kirchlichen Altertumsforschung nicht mehr in künstlicher Identifizierung des Alten und des Neuen zu erblicken, so ist das ein unberechenbarer Gewinn.

Prof. Dr. A. THÜRLINGS.

Über die Wertgrenzen religiöser Toleranz, von Prof. Dr. A. THÜRLINGS. — (*Vortrag, gehalten im Museumssaale zu Bern am 14. Januar 1892, veröffentlicht in den Deutsch-evangelischen Blättern 1893, Heft 2.*)

Der Verfasser hat in diesem Vortrage einen Gedanken näher ausgeführt, den er schon auf der Oltener christkatholischen Synode 1888 ausgesprochen hatte (s. *Katholik* 1888, S. 234). Unsere Zeit steht so vollständig unter der Herrschaft des Toleranzgedankens, dass sich eine Kritik desselben nur insofern ans Licht gewagt hat, als zwischen wahrer und falscher Toleranz unterschieden wurde. Dagegen betont unser Vortrag das Ungenügende und die Gefahren des Begriffes selbst, als eines inhaltleeren und bloss subjektiven, für das sittlich religiöse und für das öffentliche Leben. Als *ethischer* Begriff besagt er *zu wenig*, bleibt hinter den Anforderungen der christlichen Religion weit zurück und ist nur eine „dürftige Abschlagszahlung“ an dem christlichen Grundgesetz der *Liebe*. Als *kirchenpolitischer* Begriff hinwiederum besagt und fordert der Toleranzgedanke *zu viel*. So wertvoll und selbstverständlich im modernen Staate der Schutz der Gedanken- und Gewissensfreiheit ist, so wenig kann ich, sobald es sich um Thaten handelt, von der Gesellschaft verlangen, dass sie um meines Einzelgewissens willen auf ihre Gesetze, Rechte und Anschauungen verzichte. Zur Regelung derartiger Konflikte reicht die bloss formale Instanz der Toleranz nicht aus. Diese muss zuletzt mit innerer Notwendigkeit dem Schicksal verfallen, sich selbst ad absurdum zu führen, indem sie „die grundsätzliche Intoleranz auf ihren eigenen Schultern in das Staatsleben hineinträgt“. Es ist eben den kühn vorwärtstrebenden extremen Parteien, mögen sie nun einer ultramon-

tanen oder einer atheistischen Weltanschauung dienen, sehr wohl bekannt, dass mit der Toleranz nicht eine einzige Frage des geistigen Lebens wirklich zu lösen ist; darum sehen wir solche Parteien auch nie „von der Blässe der Toleranz angekränkelt“. Die Toleranz ist also gerade da eine Unwahrheit, wo sie am meisten nötig wäre. Nur ein Staat, der die religiöse Kraft besitzt, um objektiv Stellung zu nehmen, materiell zu prüfen und *feststehende* Resultate des religiösen Zeitbewusstseins rechtzeitig zu erkennen und zur Geltung zu bringen, wird seine eigene Existenz gegen die sie bedrohenden grundstürzenden Irrungen wirksam schützen. An uns aber ist es unterdessen, in der Kirche selbst Gewissensfreiheit und Gemeinschaft in weitherziger Weise zu pflegen, wozu es freilich vor allem nötig ist, dass von den Pforten katholischen Kirchentums jeder zurückgewiesen werde, der „mit dem Anspruch auf göttliche Prärogativen dort einziehen wollte, möchte er nun ein Papst oder ein Pöpstlein sein“, während andererseits der Protestantismus bei seinem berechtigten Streben nach der Freiheit des Christenmenschen wohl beachten sollte, „dass religiös zerrissene Völker ebensowenig wie religiös geknechtete das Endresultat des evangelischen Wirkungsprozesses sein können“.

* * *

Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten bei P. Abraham a S. Clara. *Zusammengestellt von Dr. FRIEDRICH LAUCHERT.*
Bonn, P. Hansteins Verlag, 1893. 42 S. 8°.

In der katholischen Kirche Deutschlands in der 2. Hälfte des 17. Jahrhunderts war P. Abraham wohl die merkwürdigste und hervorragendste Erscheinung, der Mann, der, wie sein Biograph Th. v. Karajan sagt, „durch seine geistige Begabung, wie durch die Macht seiner Rede die grösste der Städte seines Vaterlandes in ruhelosen, kriegbewegten, kummervollen Tagen für Tugend, Recht und Glauben begeisterte“. Um ihn in dieser seiner Eigenart richtig zu würdigen, muss man aber eben die damaligen unglücklichen Zeitverhältnisse und Zustände in Deutschland berücksichtigen, und es zeugt nicht von vielem historischem Verständnis, wenn man ihn, wie dies zuweilen geschieht, zu seiner und Deutschlands Demütigung mit den gleichzeitigen grossen Theologen Frankreichs zusammenhält. Er will

überhaupt nach seiner Wirksamkeit nicht als gelehrter Theologe beurteilt sein, sondern als volkstümlicher Prediger und als volkstümlicher moralischer Schriftsteller, und als solcher, an den man auch überall nicht einseitig den ästhetischen Massstab anlegen darf, nimmt er unstreitig einen sehr hohen Rang ein.

Der Verfasser vorliegender Schrift hat sich schon früher vielfach unter diesem Gesichtspunkte mit P. Abraham beschäftigt (z. B. in mehreren Artikeln in der Zeitschrift „Alemannia“, Jahrg. 1889 u. 1890). Hier giebt er nun, nach einer kurzen Einleitung über die Bedeutung der Sprichwörter in der ältern volkstümlichen deutschen Litteratur überhaupt, und so auch bei Abraham, eine alphabetische Zusammenstellung 1) der wirklichen Sprichwörter, 2) der sprichwörtlichen Redensarten, 3) der bildlichen Redensarten bei P. Abraham, mit möglichst vollständiger Verzeichnung der Belegstellen, sowie auch aller Variationen und weitem Ausführungen, in denen sich ein Sprichwort etwa bei ihm findet. Ein 4. Abschnitt giebt anhangsweise eine kleine Auswahl origineller Sprüche des P. Abraham selbst, zur Charakteristik des Schriftstellers, um daran dessen Geschick zu zeigen, mit dem er sich auch selbst bei Gelegenheit „in der knappen treffenden Art des volkstümlichen Spruches“ auszudrücken wusste. Die kleine Schrift soll nach der Absicht des Verfassers einmal ein Beitrag zur Kenntnis des Schatzes der deutschen Sprache an sprichwörtlichem Gut, dann aber auch ein Beitrag zur Kenntnis und Würdigung des P. Abraham als volkstümlichen Schriftstellers sein.

* * *

Luzerner Kongressbericht. Herr Professor Thürlings bittet die Leser des Luzerner Kongressberichtes, folgende sinnstörende Druckfehler in seinem Referate zur VIII. These verbessern zu wollen: S. 182, Z. 3 v. u., statt „einst“ lies: „meist“; S. 183, Z. 11 v. u., statt „positiven Ultramontanismus“ lies: „politischen U.“; S. 186, Z. 2 v. u., statt „verteidigen“ lies: „verteidigen können“.

III.

Recent Contributions to Theological Literature in England.

I gladly comply with the request of the Editor that I would mention one or two of the most interesting theological works which have appeared in England during the past year. In making my selection, I shall be guided, not altogether by their intrinsic value, regarded as contributions to scientific theology, but by the light they are calculated to throw upon the past and present history of theological thought in our country.

1. Robertson's *Early Religion of Israel*. (8°, 520 pp.) This work is perhaps the most important of the year. Every one who knows anything of the recent religious history of England, will recognize the fact that the criticism of the Old Testament is the question which, during that period, has cast all others into the shade. English Biblical criticism, until very lately, has been intensely, if we are not entitled to say blindly, conservative. The sudden wave of reaction which has swept nearly all our most prominent Hebrew scholars into the opposite camp, and has carried with them the majority of our Professors and leading thinkers at Oxford and Cambridge, seemed for a time to have stunned the teachers of religion throughout the land and to have reduced the Bible-loving public to a condition of the most profound perplexity. Even our Sunday scholars have lately been informed, through the medium of one of our leading Sunday School Magazines, that the history of Israel, as narrated in the historical books, shews that the Mosaic Law handed down to us in the Pentateuch was not in existence until after the destruction of the Jewish kingdom. The English readers of the Bible were thus surrendered to the theories of Wellhausen and Kuenen, which suppose the Pentateuch to have been compiled after the return from the captivity, by a singularly servile and unintelligent process, out of documents the earliest of which could not have been composed until about five hundred years at the least after the events described in them. There are however signs that our Bible-reading public is recovering from its stupor. The theories of the above named German and Dutch critics, popularized among us by Professors Driver and Robertson

Smith, have been sharply and acutely criticised. It has been shown that the processes to which the Scriptures have been subjected are extremely arbitrary in their character, and that it is impossible to establish them without resorting to the violent process of striking out any passages in the histories, as we have them, which may seem to conflict with the theory. The credit of this is attributable to a great extent to the work which stands at the head of this notice. Professor James Robertson is a Scotch Presbyterian, and is at present Professor of Oriental Languages in the University of Glasgow. The work in question constituted the Baird Lectures (a course of lectures annually delivered in pursuance of a bequest) for 1889, but they were not published till last year. Professor Robertson has three marked qualifications for the task he has undertaken. He has lived for years in the East; he is familiar, not only with Hebrew, but with the cognate languages; and he is thoroughly acquainted with the most recent critical works in Germany and elsewhere. He is not obstinately conservative in his treatment of the Hebrew Scriptures. He is even willing to concede more than seems to be necessary. He is disposed to admit the correctness of the separation supposed to have been critically effected between the Jehovist and Elohist on the one hand, and the Priestly author on the other. I must confess that I myself should have more confidence in the correctness of such an analysis, if I could see a similar one satisfactorily carried out, on purely literary grounds, in the case of some work where no religious considerations were involved. However, Professor Robertson shelves the critical question, and grapples with his antagonists on historical grounds alone. Yet he denies (Preface, p. VIII), that "criticism is some infallible science". He "pleads for criticism of a saner sort, such as we should employ in the ordinary intercourse of life, or apply to a modern author". Professor Robertson's method in dealing with the historical question is as follows. He starts with the prophets Amos and Hosea, whose writings are admitted on all sides to have been written in the 8th Century B. C., and he shews that their contents bear unequivocal testimony to a form of religious thought which must have been in existence for centuries before they wrote. He deals trenchantly with the *a priori* methods which dispose of the evidence contained in these prophets by striking out all passages at variance with the

preconceived opinions of the critic. The book itself must be studied for its unsparing criticism of the history of Israel as conjecturally re-written in accordance with modern lights, and its clear demonstration of the fact that these modern theories are great at destroying, but are utterly unable to construct. They leave us, as Professor Robertson shews, without any definite conceptions whatever of the course Jewish religious and national life followed in its development. His concluding words are significant. He quotes the late M. Renan, an acute observer, as saying "it is not impossible that, wearied with the repeated bankruptcies of Liberalism, the world may yet again become Jewish and Christian".¹

2. *Autobiography of Isaac Williams*. (Small 8°, 186 pp.) In itself, this work is scarcely worth notice. As a contribution to the history of the great Tractarian Movement, it is meagre in the extreme. But coming from one who took a prominent part in that movement, it is not without its significance. The book must be compared with the life of Keble, with Sir W. Palmer's narrative of events connected with the Tractarian Movement, and Miss Mozley's *Letters and Correspondence of Newman*. It is well known throughout Christendom how the result of the publication of the *Tracts for the Times* between fifty and sixty years ago was to remove the current theology of the English Church from the Protestant basis on which for some time it had been reposing, and to replace it on the Catholic foundation on which the English Reformation had ultimately left it. The names of the leaders of this movement are well known. Pusey, from whom the now vorgotten title of *Puseyite* was given to his followers, Keble, Newman, Isaac Williams, William Palmer of Worcester College, Oxford, (not to be confounded with his namesake William Palmer of Magdalen College), are all names of men renowned for erudition and thought. Isaac Williams' memoir, slight though it is, throws very considerable light on the character of some of these revivers of Catholic principles in the English Church. It is generally, though most erroneously, supposed that the majority of the writers of the *Tracts* ultimately sought refuge in the bosom of the Roman Church. Isaac Williams points out that of the fourteen writers of the *Tracts*, *Newman alone* left the Communion of his fathers,

¹ Histoire du Peuple d'Israel, tome I, p. VII.

and that all the seceders, without exception, had been educated in the extreme Protestant or "Evangelical" camp. He further remarks on the anxiety, which, long before Newman's secession, had been caused him by Newman's restlessness and love of notoriety. Williams himself, trained in the solid and retiring principles of the Kebles, accustomed to do his duty and leave the rest to God, had little sympathy with the love of effect which displayed itself in Newman's Oxford career. The secessions to Rome, in 1845—51, which were numerous, were from among Newman's own pupils. Again, there is a hint that, in spite of warm personal friendship, there was a slight difference of *tone* even between Pusey and Keble. The latter spoke of himself in 1858 as having "returned again to his own views such as he had before" he joined the movement headed by Pusey and Newman. Certain it is that neither Keble nor Williams had any hand in that adaptation from the French of certain rather mawkish books of devotion which marked one stage of Pusey's career, and were probably due to female influence in connection with the revival of private confession, in which Pusey took a leading part. Some touching letters from Newman to Williams, after the perversion of the former, are appended, which do honour to both writer and receiver. The book is almost destitute of literary form, but is valuable as a contribution to the history of a most important movement, from one of its promoters.

3. *Christ the Light of the Scripture*. By the late W. Connor Magee, D. D., Archbishop of York. (8^o, 344 pp.) This work is simply a volume of sermons and *one* charge delivered in 1872—the first the late Archbishop delivered when Bishop of Peterborough—to the clergy of his diocese. It is not a theological treatise, but coming from one called to such high office in the English Church, it will be found interesting as an exposition, from one having authority, of the principles on which her work is carried on. The first sermon, delivered in 1860, and therefore before D^r Magee's elevation to the Episcopate, is noticeable from its reference to the main points of the controversy on Old Testament criticism in which we are at present engaged. The sermon is a luminous exposition of the fact that a reference to Christ runs through the whole Bible, Old Testament as well as New, from the preshadowing of the Sacrifice of Christ contained

in the words of Gen. III, 15: "He shall bruise thy head, and thou shalt bruise his heel", to the worship of the "Lamb as it had been slain" enthroned above all the hierarchies of heaven, as described in the Apocalypse. But what will most interest Continental readers is the Primary Charge of D^r Magee, above referred to. There the reader will find the problems with which our Church has had, and still has to grapple, treated by one of the clearest and keenest intellects which has ever had charge over her destinies. The charge embraces such subjects as the residence of the clergy, Church restoration and building, the weekly offertory, the daily recitation by the priest of the offices of the Church, Evening Communion, the disinclination of the masses to attend public worship, religious education, and the public use of the Athanasian Creed. Some of the remarks in an Appendix to the Charge are worth reproducing for discussion. The Archbishop asks in regard to the "theory of Catholic consent as the infallible source of Dogma and Ritual", whether "it can be proved that our Lord's promise to His Church necessarily implies infallibility, and not rather indestructibility; immunity, that is, from perpetual error, and not perpetual immunity from error". Next, he asks whether General Councils possess this infallibility, in other words whether "a majority of a minority of" the Bishops of the Church Catholic "assembled under certain conditions, can never err". Next, he asks whether, supposing "the decrees of General Councils depend for their validity on Catholic consent", by what means that consent is to be ascertained, and whether it means the consent of "the majority of Christians, or the verdict of the absolute and literal totality of Christians all over the world". And he claims for the Reformation in England that it "reasserted distinctly and precisely the freedom and independence of National Churches, delivering" our Church "thereby from the 'grasp of the dead hand' of the past, to which the so-called Catholic theory would once more subject her, to the utter paralyzing of her free national life, and to the practical denial of the continued presence in her of her Lord". Those who took part in the discussion of this subject at the Lucerne Congress may be interested to read the words of the late Archbishop of York upon it.

4. *Lectures on the Infallibility of the Church*, by George Salmon D. D., Provost of Trinity College, Dublin. (8^o, 500 pp.) This

book was published in 1890. But in view of the constant struggle our Continental brethren have to keep up against Ultramontane principles, I venture to recommend it to those who have not yet heard of it. Forty years ago Dr Salmon was one of the most eminent mathematiciens of the day. He is now one of our leading theologians, and he brings into theology the clearness of statement and the caution and coherence in argument, which mathematical study is accustomed to impart. To these he adds a vivacity of style and a carefulness of research of his own. The book is perhaps somewhat diffuse. But it is at least exhaustive. Among the best passages in the book are those in which he describes the Church of Rome as a huge manufactory of dogma, in which here the raw material, there the products in process of preparation, and there again the finished article, is to be found. In connection with this he refers to the increasing importance of special revelations from souls in purgatory in the modern Roman system, and discusses the probability of their being ultimately raised to a level with the revelation of God in Christ. The manner in which he deals with the distinction between authority and infallibility is striking. "Do we not", he asks, "in every department of conduct submit our own judgement to that of skilled persons?" The sick man consults a physician; the man who wishes to make a will sends for his lawyer; the voyager entrusts himself implicitly to the guidance of the captain of his ship. But why, he goes on to ask. "Not because of their official position, but because of their superior acquaintance with the subject." Which of the two, he goes on to ask, "had the more right to claim that his judgement deserved to be received with respect" at the Vatican Council,— von Döllinger, or the crowd of bishops, some ignorant, many servile, who forced that dogma upon a protesting minority?

I should have liked to have said a few words on Professor Milligan's *Lectures on the Ascension of our Lord*, as illustrative of the entire abandonment of Protestant and Calvinistic principles which is going on in the Presbyterian Churches in Scotland. But I have exceeded my space, and must defer this to some more convenient season.

J. J. LIAS.

Nous remercions notre savant collaborateur, M. J. J. Lias, de son intéressante étude, et nous signalons à l'attention de nos lecteurs quelques-uns de ses ouvrages, sur lesquels nous reviendrons: — *The Rector and his Friends*, dialogues on some

of the Leading Religious Questions of the Day, 7 s. 6 d. — *The doctrinal System of St. John*, considered as Evidence for the Date of his Gospel, 7 s. 6 d. — *Are Miracles credible?* 3 s. 6 d. — *Commentary on Joshua*, 12 s. 6 d. — *The Atonement viewed in the Light of certain modern Difficulties*, being the Hulsean Lectures for 1883, 1884, 4 s. 6 d. — *The Book of Judges*, 3 s. 6 d. — *The first Epistle to the Corinthians*, 2 s. — *The second Epistle to the Corinthians*, 2 s. — *Church Reform*, a Sermon, preached in Cambridge, 1885. — *The first Epistle of St. John*, with Exposition and homiletical Treatment, 1887. E. M.

The Impregnable Rock of Holy Scripture, by the Right Hon. W. E. GLADSTONE, M. P.; *Revised and Enlarged Edition*; London, Isbister & Co., 1892, in 8°, 306 pages.

This is a work of the greatest interest; not only because it proceeds from the pen of one of the greatest and most famous men in the world of politics, but also and specially on account of the learning displayed in it. It furnishes us with a clear proof, that the famous statesman possesses a knowledge of the Bible which many a learned theologian might envy. We must not lose sight of the fact, that Mr. G. has written this book in his hours of leisure, because "he believes that a change of labour is to a great extent the healthiest form of recreation". The book is one dealing with what has been styled the Higher Criticism of the Bible.

In the PREFACE the author says: "the primary purpose of this work—which he calls a little one!—is to insist upon some of the arguments which tend to prove that in the main the old belief is plainly the right belief". He thinks it nevertheless good "to place our views of the venerable Torah (and of the other sacred books) in harmony with sound research and with the best understood conditions of historical experience and of Providential action"; but he reminds us with justice that "by doing so we must not become blind to the lustre of the jewel which the setting enshrines". No doubt, most of the so-called Modern Critics confound the literary form of the sacred books with the substance contained in them.

In the FIRST CHAPTER entitled: "*First View of the Impregnable Rock of Holy Scripture*", Mr. G. gives the Program of his work: he intends to prove that "the Holy Scriptures though assailed—as he says metaphorically—by camp, by battery, and

by mine are nevertheless a house builded upon a rock“, this rock he considers impregnable: “it will last until time shall be no more”. Although the forms of the expression may have changed with time, yet the substance has remained with an altered literary dress.

The SECOND CHAPTER on “*The Creation Story*” is one of the most interesting parts of the book. We quite agree with the learned author when he states, that the Tale of Creation is neither poetry nor science, but a historical recital. “It deals with matters of fact”. In his way of dealing with the matter Mr. G. confines the scientist as well as the Hebrew Scholar each to his own proper sphere. But we do not quite agree with his remark, when he says: “The early Hebrews do not appear to have cultivated or developed any poetical faculty at all, until we come down to that which was exhibited in strictly religious work, such as the devotions of the Psalms, and (principally) the discourses and addresses of the Prophets”. We think that a noble Hebrew poetry existed long before the book of Psalms or the Prophets. We find poetry and beautiful poetry in the book of Genesis, see chap. XXVII v. 27—29; XLIX v. 2—27; also Exodus XV etc. But this remark of ours does not weaken the Author’s position as regards the main outlines of his defence.

The THIRD CHAPTER treats of: “*The Office and Work of the Old Testament in Outline*”. Our Scriptures are not given once for all, as were the works of Confucius or Zoroaster in their respective spheres. They do not deliver a mere code of morals or of legislation, but their character is preeminently historical, while they purport to disclose a penetrating and continuing superintendence from on high over human affairs. He discusses here in succession: The Fall of man, the Call of Abraham and the Selection of the Hebrew race. A very interesting comparison follows between the destinies of the Jewish and the Greek nations. He tells us that the people of Israel were chosen to receive the divine promises in order to keep before the world the faith in One God and that mankind having abandoned his laws needed a deliverer.

The FOURTH CHAPTER deals with “*The Psalms*”: their Historical Place in the devotion of all ages, their Antiquity, their Contents, and finally the Objections taken to them. The Author

is full of admiration for the book. He does not know anything like the Psalms: they have no parallel upon earth. He calls the Psalter the best and highest book of devotion for Christians.

In the FIFTH CHAPTER on "*The Mosaic Legislation*", Mr. G. says that "the Mosaic Law is an integral and instructive part of the divine revelation". His opinion is, that Moses keeps the highest rank among the law-givers of the world, and that his existence is far better established than for example that of Lycurgus. He admires in the historic Moses a great and powerful genius, an organising and constructing man: "Moses belongs to the great class of nation-makers; to a class of men, who have a place by themselves in the history of politics, and who are among the rarest and highest of the phenomena of our race". He stands in historic harmony with the work attributed to him. Our Author does not approve of the idea, that the legislative books of the Pentateuch represent „a gradual and mythical accretion", he proves and insists upon his proof, that the Mosaic law was given to the Israelites on their settlement in Palestine and certainly not at a much later epoch when the spiritual life of the nation was lowered and decaying, as was the case at the time of the Captivity and afterwards. Owing to the breadth of the question and the vast amount of material with which he has to deal unfortunately little space is left for the explanation of those sanitary laws, which are laid down in the most specific and detailed form, so much so that the Mosaic sanitary code may be said to constitute the basis of our modern sanitary legislation.

CHAPTER SIX: "*On the recent corroborations of Scripture from the Regions of History and Natural Science*". In this part of the book we specially see that Mr. G. is no weak friend of a policy of conciliation at the expense of truth, but rather seeks with all the weapons in his power to defeat and disarm his adversaries. With the deepest learning he avails himself of archaeological and historic science to establish his theories, and we can only wonder how a statesman burdened with so many responsibilities has been able to find time to acquire such a complete knowledge of the literature of his own and foreign countries. Of special interest is the answer he gives to the arguments advanced by Professors Huxley and Schrader.

In the CONCLUDING CHAPTER Mr. G. says, that these articles "form the testimony of an old man, in the closing period of his life". Let us hope that this admirable and persuasive testimony may not be the last, but that the great writer in his leisure hours may give us other such valuable witness to the Sacred Truths which he has defended with so much zeal and wisdom.

Dr. J. KUNZ.

The Schism between the Oriental and Western Churches, with special reference to the Addition of the Filioque to the Creed, by the Rev. G. BR. HOWARD, B. A.; *London, Longmans, Green and Co., 1892, 1 vol., 118 p.*

L'auteur déclare qu'il reconnaît les titres „incontestables“ de l'Eglise orientale à la catholicité (p. V). Il fait l'histoire du *Filioque*, mais sans entrer dans le fond de la question dogmatique. Il dit expressément: "It is far from my purpose to discuss this most abstruse and tremendous doctrine in itself. One would think it too deep for human intellect, and would shrink from its discussion for fear of impiety. For my own part I would rather let it alone, content to hold in the words of the Symbol, yea rather of our Lord Himself, that the Holy Spirit Proceedeth from the Father; but willing to admit whatever those deep words may in truth involve or imply. But, whatever the doctrine, it is beyond all question that the Nicene Creed, as enlarged at Constantinople, and ratified at Ephesus and Chalcedon, had not the Filioque in the Procession clause; and that, without the Filioque, it was declared to teach Perfection concerning the Father, the Son, and the Holy Ghost" (p. 86—87).

Et encore: "Though great difficulty would arise in any attempt on the part of the Convocations to *define* the Procession, there would be far less difficulty in avoiding the question altogether, by simply returning to the language used by our Lord Himself, and repeated and limited by the Synods of Constantinople, Ephesus and Chalcedon. The terms which satisfied them should suffice for us. If the Eternal Procession from the Son *is* wrapped up in the "Proceedeth from the Father," we there profess it by implication, though we cannot enter into the depths of the Mystery. If it *is not* so implied, we do not

assert it. In either case we assert the Truth when we say, Who Proceedeth from the Father. In proposing then that we should unconditionally remove the *Filioque* from the Symbol and from the Athanasian Creed and Litany, I ask for no betrayal of the Truth, no departure from Church order, no unworthy connivance at some bold and impious novelty; but only a return to the ancient and deliberate language of the Church" (p. 91—92).

Bref, quoique nous considérons le côté *dogmatique* de la doctrine du *Filioque* comme élucidé et que les obscurités ne portent que sur le côté *théologique*, nous recommandons cet ouvrage comme une œuvre de science et de conscience.

E. M.

The Mother of All Churches, being a faithful Translation of one of the popular Catechisms of the orthodox Eastern Church, by the Rev. J. G. BROMAGE, M. A., *with an Introduction* by the Rev. RAIKES BROMAGE, M. A., London, Masters, 1891, in 32°, 48 p. — **A Catechism of the Coptic Church,** by the Rev. ABOUNA FILOTHAUS, *with an Introduction* by the Rev. RAIKES BROMAGE; London, 1892, in 18°, 52 p.

M. Raikes Bromage désire vivement le rétablissement de l'unité de l'Eglise. Il vénère l'Eglise d'Orient comme la mère de toutes les Eglises: "We must all acknowledge that to the East we must look for the Mother of all Churches . . . And as she is the oldest Church, she is also of necessity 'the Mother of all Churches'. We of the Church of England can with good grace and thankfulness acknowledge this, and prove to our eastern mother that we hold tenaciously to the same doctrines and discipline, and are in no way responsible for the circumstances which have kept us from embracing each other with true affection in the past" (p. VIII).

Parlant du patriarche Cyrille Lucar, il s'exprime ainsi: "This Patriarch entered into correspondence with Abbot, Archbishop of Canterbury, and sent a faithful priest named Metrophanes Critopulus to study the Church of England and report. This priest collected the autographs and sayings of the chief dignitaries of our Church at Canterbury, Oxford, and Cam-

bridge, and the countries he passed through on his way back to his master. Some of the pages are beautifully illuminated, and the whole is now in the hands of a lay member of the Orthodox Eastern Church in Egypt, by whom it is much prized. Instructions were sent to our ambassador in Constantinople (Sir Thomas Rowe) in 1624 to support the Patriarch to the best of his power, and His Holiness never forgot this kindness, for when Sir Thomas left in 1628 he gave him that most precious MS. the Alexandrine Codex to present to King Charles I. This valuable acquisition to a Bible-loving people was placed in the British Museum in 1753, and can there be seen" (p. X—XI).

M. Raikes Bromage examine ensuite les divergences qui existent entre l'Eglise orientale et l'Eglise anglicane. Il reconnaît l'illégalité de l'addition du *Filioque* au symbole; mais il demande la permission de la conserver (p. XVI). Il reconnaît qu'il y a sept Conciles œcuméniques, et dit que, si les Anglicans n'en admettent que quatre "undisputed", ils n'enseignent rien de contraire aux décisions des trois autres. Il passe en revue les „sept Mystères“, et il enseigne que l'Eglise anglicane les professe et les pratique. Bref, l'auteur glisse sur les difficultés, au lieu de chercher à les résoudre; ses intentions sont éminemment pacifiques; mais la précision de son trop court résumé en souffre quelque peu.

L'étude des catéchismes rapproche du dogme les esprits qui en sont souvent éloignés par les interprétations exagérées, et même erronées, d'un trop grand nombre de théologiens, toujours trop disposés à faire passer leurs prétendues explications des dogmes pour les dogmes mêmes. E. M.

Some Account of former Attempts towards the Reunion of Christendom, by J. D. CHAMBERS, M. A.; *London, Masters, 1889, in 18°, 44 p.*

Cette sérieuse étude est une sorte de conférence très objective sur les tentatives de réunion qui ont eu lieu entre les protestants et les catholiques, entre les Gallicans et les Orientaux, entre les Gallicans et les Anglicans, entre les Anglicans et les Orientaux, surtout à l'époque de Bossuet et de Leibnitz, de Pierre le Grand, d'Ellies Dupin et de l'archevêque Wake.

Ce résumé serait excellent, s'il n'était décousu et trop sommaire. C'est un point de départ pour de nouveaux travaux, travaux qui ne peuvent manquer d'être faits prochainement. L'auteur a puisé surtout dans la traduction anglaise du volume de Dœllinger: „*Reunion of Churches*, translated by Oxenham“. Il faudrait maintenant creuser toutes ces questions, montrer comment et pourquoi elles n'ont pas été résolues, et indiquer les moyens pratiques de mieux faire désormais. Il est certain que les questions mûrissent, et que les temps sont favorables sinon pour une solution générale et définitive, du moins pour *une meilleure position des questions*; or, une question bien posée n'est-elle pas une question déjà à moitié résolue? E. M.

IV.

Die Augustinische Lehre vom Kausalitätsverhältnis Gottes zur Welt, ein Beitrag zur Geschichte der patristischen Philosophie, von Dr. ERNST MELTZER; Neisse, 1892, in-8°, 45 S.

Studi religiosi, per F. CICCHITTI-SURIANI, prof. di fil.; Roma, 1892, in-8°, 7 p. — *Del divino nell' educazione e dell' insegnamento religioso*; 1892, 37 p. — *I primordii del Kantismo in Italia*: parte prima, l'Anti-Kantismo; 1892, 103 p.

Die prophetischen oder Offenbarungsträume, eine apologetische Forschung im Gebiete der biblischen Psychologie, von Prof. PAUL SVIETLOFF; 1 vol. 1892, Kieff. (Texte russe).

Der Mensch und das Tier im psychischen Verhältnisse, von Prof. PAUL SVIETLOFF; br., 48 p., Charkoff, 1892. (Texte russe.)

La Religion de Henri-Frédéric Amiel, par AUG. BOUVIER; Paris, Fischbacher, 1893, in-18, 62 p.

Briefe an S. H. den Papst, über die Fragen: Wo ist die Pestbeule der christlichen Kirche und die antichristliche Partei in der christlichen Kirche zu finden? von R. GRASSMANN; Stettin, 1893, in-8°, 125 S. — *Auszüge aus den theologischen Moralen der römisch-katholischen Kirche*.

Zum 50jährigen Bischofs-Jubiläum Leos XIII. — *Die unbefleckte Empfängnis der Päpste*, von BRUDER MARTIN O. S. B.; Zürich, 1893, 108 S.

La Théodicée de S. Thomas d'Aquin, par M. l'abbé DARD, 2 in-12, Bloud.

Le Règne du Christ, par M. l'abbé THOMAS, in-8°, Bloud.

Maine de Biran, esquisse d'une psychologie religieuse, par MURISIER, in-8°, Jouve.

Dieu dans le ciel et l'infini, par PIOGER, in-8°.

Etudes de théologie positive sur la sainte Trinité, par le P. DE REGNON, 2° vol.

Louis XIV et le Saint-Siège, l'Ambassade du duc de Créquy (1662—1665), par le comte CH. DE MOÛY; Hachette, 1893, 2 vol. in-8°.

Saint Louis et Innocent IV, par ELIE BERGER; Thorin, 1893, 1 vol. in-8°.

Mémoires de Luc Geiskofler, Tyrolien (1550—1620), traduits par ED. FICK (La nuit de la Saint-Barthélemy, les universités de Bologne, Paris, Dôle et Padoue); Genève, Fick, 1892, in-12, 203 p.

Histoire de S. François d'Assise, par M. l'abbé LEMONNIER, Paris, Lecoffre, 2 vol.

L'ancien clergé de France, les évêques avant la Révolution, par l'abbé SICARD, 1893.

Ernest Renan, sa vie et son œuvre, par MM. DESPORTES et BOURNAND; Paris, Tolra, 1893.

Documents relatifs aux rapports du clergé avec la royauté de 1682 à 1705, publiés par L. MENTION; 1 vol. in-8°, A. Picard.

De advocatis ecclesiasticis in Rhenanis præsertim regionibus a nono usque ad tredecimum sæculum. Lutetiæ Parisiorum, 1892, 1 vol. in-8°, 96 p.

Essai sur S. Matthieu, par TH. NAVILLE, t. 1^{er}; Lausanne, Bridel, in-8°, 642 p.

Dogmatische Erörterungen zur Einführung in das Verständnis der orthodox-katholischen Auffassung in ihrem Verhältnis zur römischen und protestantischen, von einem Geistlichen der orth. kath. orient. Kirche; Berlin 1893, K. Siegismund, 40 S.
